

C'était l'été, l'endroit était envahi de monde. On ne pouvait pas distinguer les visages sur les écrans de contrôle. La foule était trop dense. Les caméras balayaient de leur objectif un flot mouvant et compact de visiteurs. La chaleur était éprouvante. Je me tenais debout devant la

Christos Chryssopoulos

La destruction du Parthénon

roman traduit du grec par Anne-Laure Brisac

guérite et j'avais le plus grand mal à me concentrer sur mon travail. Mon esprit s'égarait dans des pensées sans fin. Le bruit était intenable, les pas et les conversations des visiteurs produisaient un bourdonnement continu, indistinct.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Il faut faire sauter l’Acropole !” – tel était l’appel lancé en 1944 par le cercle surréaliste Les Annonceurs du chaos. Soixante ans plus tard, un jeune homme vient de passer à l’acte. Le Parthénon a été pulvérisé, la ville est orpheline. Est-elle encore elle-même ?

Tous les regards sont tournés vers la colline vide embrumée de fumée et de poussière. Plusieurs voix résonnent, faisant entendre leur consternation, leur indifférence, leur fanatisme. Quel mobile, quelle punition, pour cet acte inqualifiable ? Quel avenir, pour le pays amputé ?

La Destruction du Parthénon est un objet littéraire singulier, qui ouvre des champs de réflexion sur l’art et la ville, sur l’histoire et l’identité, sur la justice et le sacré. Et qui propose à la Grèce contemporaine une voie plus métaphorique qu’iconoclaste pour aller de l’avant.

“LETTRES GRECQUES”

série dirigée par Marie Desmeures

CHRISTOS CHRYSSOPOULOS

Romancier, essayiste et traducteur né en 1968, Christos Chryssopoulos est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages. Lauréat du prix de l'Académie d'Athènes en 2008, membre du Parlement culturel européen, il est en Grèce l'un des écrivains les plus prolifiques et les plus originaux de sa génération.

DU MÊME AUTEUR

Le Manucure, Actes Sud, 2005.

Monde clos, Actes Sud, 2007.

Voir le blog de l'auteur consacré à cet ouvrage :

<http://theparthenonbomber.blogspot.com>

et sa collection photographique :

<http://theparthenonarchive.tumblr.com>

Titre original :

Ο βομβιστής του Παρθενώνα

© Christos Chryssopoulos / Kastaniotis Editions,

Athènes, 2010

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00852-9

Christos Chryssopoulos

LA DESTRUCTION
DU PARTHÉNON

roman traduit du grec
par Anne-Laure Brisac

ACTES SUD

Extrait de la publication

*à Déma
à ma mère*

*C'est nous les fous, les songe-creux
de la terre,
Le cœur enflammé, les yeux exorbités.
Nous sommes les penseurs soumis,
les amoureux tragiques.
Mille soleils roulent dans nos veines
et de partout nous poursuit la vision
de l'infini.
La forme est impuissante
à nous dompter.
Nous sommes amoureux de l'essence
de notre être
et à travers toutes nos amours c'est elle
que nous adorons.
Nous sommes les grands fanatiques
et les grands négateurs.
En nous est enclos l'univers tout entier
et nous ne sommes
rien en dehors de lui.
Nos jours sont un incendie, nos nuits,
un océan.
Autour de nous résonne le rire
des hommes.*

*Nous sommes les Annonceurs
du chaos.*

YORGOS MAKRIS
"Nous, les quelques-uns qui...", 1950¹.

BRÈVE CONFSSION
D'UN GARDIEN

Spontanément, sans aucune hésitation, mais avec une sorte d'affectation dans la manière de parler et sur un ton compassé, manquant de sincérité. Comme s'il parlait de quelqu'un d'important.

Que dire ? J'ai oublié. Tant d'années ont passé... J'étais le premier à le voir, chaque matin. J'entrais toujours avant qu'il ne fasse complètement jour, je contrôlais toutes les portes et j'ouvrais le cahier de visites. Des dizaines de visiteurs passaient tous les jours.

Il s'interrompt, puis recommence depuis le début, d'un ton grandiloquent.

C'était l'été, l'endroit était envahi de monde. On ne pouvait pas distinguer les visages sur les écrans de contrôle. La foule était trop dense. Les caméras

balayaient de leur objectif un flot mouvant et compact de visiteurs. La chaleur était éprouvante. Je me tenais debout devant la guérite et j'avais le plus grand mal à me concentrer sur mon travail. Mon esprit s'égarait dans des pensées sans fin. Le bruit était intenable, les pas et les conversations des visiteurs produisaient un bourdonnement continu, indistinct. Sans pause, d'une intensité toujours égale, ce n'était qu'une note unique, qui se répétait et nous mettait à la torture des heures durant. Des gens qui montaient, montaient, sans interruption.

Il était à présent midi et nous étions tous hypnotisés par la fatigue, le soleil et cette chaleur accablante. Pourtant, c'est exactement ce jour-là que je L'ai entendu m'appeler. Très distinctement, au milieu des divagations sans fin de la foule, par-dessus les voix des autres, par-dessus la pagaille générale. Ma première réaction a été de me frotter les yeux de surprise. J'étais persuadé que mon esprit me jouait encore un tour. Ce moment-là de la mi-journée était insupportable. Je me suis adossé, couvert de sueur, au coin de la guérite, et j'ai fermé les yeux. Je L'ai entendu qui me chuchotait depuis l'intérieur de l'enceinte, comme le font les prisonniers d'une cellule à l'autre. Je ne rêvais pas.

J'ai regardé autour de moi. Personne n'avait rien remarqué. J'ai tourné mes yeux vers les écrans. Rien à signaler. Toujours le même flot intarissable de visiteurs. Et pourtant, je continuais à sentir Sa présence.

Je suis sorti dans l'allée centrale et je me suis arrêté au milieu de la foule. Où que je porte mon regard, des visages inconnus passaient devant moi sans me remarquer. Et Lui qui m'appelait, de plus en plus distinctement. En silence. Comme s'Il était capable d'appeler par la pensée. Je me suis tourné à droite, à gauche, mais je ne parvenais pas à comprendre d'où venait la voix. On aurait dit qu'elle sortait de la bouche d'un des visiteurs. Des bâtiments, tout en bas dans la ville, des rues. Des troncs d'arbres. C'était comme si les pierres et le soleil parlaient. Ou les nuages. Comme si l'air ânonnait la même litanie. La ville tout entière me parlait.

J'ai fermé les yeux et j'ai rassemblé mes forces. Il fallait que je comprenne de quelle façon Il communiquait avec moi. Si ce n'était qu'une intuition, un magnétisme mystérieux, ou je ne sais quelle autre force encore : si c'était vraiment Lui qui m'appelait depuis le sommet de la ville ou si c'était mon imagination qui échafaudait ce cauchemar. C'est alors que tout s'est arrêté subitement. Comme si tout se taisait d'un

seul coup. On n'entendait plus âme qui vive. On aurait dit que les visiteurs passaient sans poser le pied par terre. Leurs respirations s'étaient estompées comme si un souffle d'air silencieux rafraîchissait leurs visages. Ils ne parlaient plus. Leurs vêtements flottaient doucement, nonchalamment, comme les nageoires des poissons au fond des océans. Tout était devenu pur et limpide. Lui avait fait silence, et avec Lui, la ville entière. Qui sait ce qu'il en était vraiment ?

Soudain, c'était terminé. Comme si la réalité s'était absentée un instant, puis était revenue. Les voix qui claironnent, assourdissantes, les pieds qui traînent, les chaussures qui claquent sur le sol, les manches qui frottent sur les vêtements, la chaleur, le soleil insupportable.

A présent, je sais ce qu'Il voulait : c'était ma présence, spécialement en cet instant-là, sur le rocher. Peut-être que ce jour-là, quelque chose d'inouï a été évité, ou peut-être que quelque chose d'abominable s'est déclenché à cet instant précis. Cette fois-là, cette unique fois, j'en suis convaincu, Il m'a appelé et moi je n'ai pas été capable de répondre à Son appel.

Il s'arrête un instant puis reprend, mais cette fois son élocution est plus lente et son intonation un peu plus dramatique.

Que dire de plus ? Je suis monté le lendemain de la catastrophe et je n'en ai pas cru mes yeux. Depuis tant de siècles Il se dressait là-haut, et dire qu'à présent Il avait sa propre place dans le ciel. Et à l'endroit où Il se tenait jusque-là, c'était maintenant l'horizon qui s'ouvrait.

Je suis passé de l'autre côté de la grille, qui s'était effondrée. Comment cela était-il arrivé ? Avec quels mots décrire ce spectacle ? Tout était noir alentour. La terre n'était que boue et des fragments de marbre étaient éparpillés en tous sens. J'ai pris le petit raidillon qui conduit au sommet ; à chaque pas, je me disais que mon cœur allait flancher. Plus aucune pierre n'était à sa place. Tout était sens dessus dessous. Le sol était recouvert d'une mince pellicule de poussière, et sur les ruines brûlaient de petites flammes. Plus j'approchais, moins le chemin était praticable : on ne voyait de tous côtés que des morceaux arrachés à l'édifice effondré. J'ai du mal à parler de cela. Tout s'était écroulé. Là où Il se dressait, il n'y avait plus que le ciel. Un ciel qui pour la première fois m'est apparu dans toute sa largeur. Implacable. Du marbre partout, pulvérisé. Un désordre insoutenable, une plaie.

Il s'arrête de parler. Il se lève et fait quelques pas, nerveusement, essayant ostensiblement de se contrôler.

Qui a pu faire une chose pareille ? Qui a bien pu avoir l'idée de faire du mal à quelque chose d'aussi... Il était... Je sens que je perds la tête. Il était... sacré... Peut-on imaginer que quelqu'un s'en prenne à Lui ? Nous sommes orphelins, à présent. Qu'est-ce que la ville, sans Lui ? C'est inconcevable. N'était-ce pas auprès de Lui que nous trouvions refuge quand cela était nécessaire ?

Notre ville n'était pas à la hauteur. Elle était petite, elle n'en pouvait plus de le porter à bout de bras. Elle ne Le méritait pas, elle ne Le valait pas et cela crève les yeux, à présent, mais il est trop tard. C'est la ville, c'est elle qui L'a tué. Elle s'est vengée de nous. Oui, je le crois vraiment, elle s'est vengée de nous. Elle a choisi elle-même l'arme du crime et, avec circonspection, le criminel. L'instrument. Elle l'a appelé, tout comme Il m'avait appelé, Lui. Je comprends, maintenant. Ce n'était pas Lui qui m'appelait, c'était elle, la ville. Elle me mettait à l'épreuve. Et ce jour-là, elle en a mis d'autres à l'épreuve, jusqu'à ce que son choix se porte sur celui qui avait les reins assez solides pour frapper au sommet. Moi aussi, je faisais partie du plan.

Elle m'a parlé, ce jour-là. Elle nous a parlé à tous. Et ce jour-là, elle a trouvé l'homme qui pouvait le faire.

Il s'avance et s'assoit sur un tabouret placé dans le coin gauche de la pièce.

Je l'ai observé. Il venait presque tous les jours, les dernières semaines. Au début, je ne l'avais pas remarqué. Il n'avait rien de particulier. Un parmi tant d'autres... Et pourtant, il revenait, encore et encore. A différents moments de la journée. De façon irrégulière. Parfois, il ne se montrait pas pendant un certain temps. D'autres jours, il revenait deux ou trois fois. Je ne le voyais pas souvent. Peut-être venait-il plus régulièrement que ce que j'avais pu observer. Peut-être venait-il à des heures où je n'étais pas en service. Ou peut-être faisait-il tout pour m'éviter. Il finissait toujours par se montrer de nouveau. Je savais que je le reverrais. Et petit à petit, à force de revenir régulièrement, il a fini par se distinguer de la masse et par devenir facilement reconnaissable. Parce que sinon, il n'avait rien sur lui qui vaille la peine d'être remarqué. C'était quelqu'un de taciturne, qui marchait toujours la tête baissée. Comme s'il se cachait au milieu de la foule. Jamais il ne m'a regardé droit dans les yeux. Peut-être qu'il y a eu des

fois où je n'ai pas réussi à le distinguer du reste des gens. Qui sait ? Il se peut qu'il soit venu plus souvent. En général, il montait par l'allée centrale, en se pressant, d'un pas décidé. Il avait sa place à lui, dans un coin à l'écart, vers la clôture, et il restait assis là pendant des heures. Certaines fois, je terminais mon service alors que lui n'avait pas bougé d'un centimètre. Il était obstiné. Il regardait, c'est tout. Il observait avec attention. Il se postait toujours au même endroit, il n'est jamais monté au sommet, il se contentait de s'adosser à l'un des projecteurs orangés qui s'allumaient en fin d'après-midi. Il prenait toujours la même allée. Il n'avait rien sur lui. Pas de sac. Il n'a jamais ôté sa veste. Il venait seul et ne parlait à personne.

C'est le souvenir que j'ai de lui. Par la suite, il lui est arrivé de se comporter différemment. Il montait l'allée au pas de charge. Il laissait son coin près de la grille et faisait le tour du monument durant des heures. Fiévreusement. Il marchait sans s'arrêter. Il arpentait le site mètre par mètre. D'un pas énergique, comme s'il mesurait les distances, ou le temps. Et il observait les choses avec application. Je le voyais se pencher pour mieux regarder un endroit, se protéger les yeux de la paume de la main quand le soleil

l'éblouissait. Il avait un petit calepin. Il écrivait. Il n'arrêtait pas de prendre des notes. Il faisait quelques pas, et s'arrêtait subitement pour inscrire une idée ou quelque chose qu'il avait vu. Puis il recommençait. Quelques pas, et de nouveau une note griffonnée.

Plusieurs fois il est venu avec une jeune fille. Ils ne parlaient pas. C'est à peine si leurs regards se croisaient. Ils marchaient sans se toucher et souvent chacun prenait une direction différente. Je ne sais pas. Ensuite, il redevenait le visiteur circonspect que je connaissais. Penché en avant, sans dire un mot, il retournait à son poste d'observation sous le projecteur. Au bout de deux ou trois fois, j'ai fini par ne plus m'étonner. Je connaissais sa façon de faire. Certains jours, il s'asseyait, tout simplement, avec recueillement, près du grillage. Et à d'autres moments, il marchait sans s'arrêter.

Je ne me suis jamais approché de lui. Je ne connais pas le son de sa voix, je ne lui ai jamais parlé, je n'ai même jamais su comment il s'appelait. Nos regards ne se sont jamais croisés. J'éprouvais une curieuse sympathie à son égard. Il était sous l'emprise d'une passion secrète, d'une obsession. Je suis sûr qu'il l'a aimé. Nous pouvions bien rester silencieux, ne pas échanger trois mots, il pouvait

bien ignorer mon existence et moi ne le voir que de loin, à travers les écrans de contrôle : malgré cela une affinité invisible nous unissait. J'ai toujours éprouvé de la compassion pour lui, et je n'ai jamais cherché à l'embêter. Je ne voulais pas troubler ces moments qui lui appartenaient. Je me devais de respecter son dévouement. Je me fourvoyais, dites-vous ? J'étais aveugle à ce point ? Naïf ? Pourquoi est-ce que je n'ai pas été capable de repérer l'homme qui allait le détruire ? Je ne crois pas. J'en suis sûr. Ce visiteur-là, il l'a aimé.

Il reste assis sur le tabouret. Il lève les yeux et semble chercher un assentiment :

“Ça va, j'ai bien parlé ?”